



**HAL**  
open science

## Penser le masculin dans une perspective féministe

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Penser le masculin dans une perspective féministe. Colloque "Ecole, loisirs, sport, culture: la fabrique des garçons", May 2013, Pessac, France. hal-00950140

**HAL Id: hal-00950140**

**<https://hal.science/hal-00950140>**

Submitted on 20 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conférence plénière du colloque « Ecole, loisirs, sport, culture : la fabrique des garçons »  
Lundi 13 mai 2013, Adess, Maison des Suds, Université Bordeaux Montaigne, Pessac

## Penser le masculin dans une perspective féministe

Yves Raibaud, Maître de conférences HDR, Université Bordeaux Montaigne

[y.raibaud@ades.cnrs.fr](mailto:y.raibaud@ades.cnrs.fr)

A l'origine des études de genre se trouve le combat féministe pour l'égalité femmes/hommes, contre le patriarcat, le machisme, la domination masculine. Mais la question du masculin demeure un angle mort de la réflexion : qu'est-ce qu'être un homme ? Par quels processus le devient-on ? Comment devient-on (ou pas) un homme dominant ? Sexiste ? Homophobe ? De quel prix les hommes payent-ils l'injonction à la virilité qui leur est faite ? Les hommes peuvent-ils ou doivent-ils changer ? C'est, à mon sens, le véritable sujet de ce colloque. Cependant ces questions, loin d'être neutres, font que les chercheurs qui les ont posées – souvent des hommes – se sont trouvés dans des positions délicates. Elles supposent en effet une réflexion politique préalable sur ce qui se joue dans le passage entre un point de vue historiquement centré sur les luttes des femmes et un point de vue plus récent, qui s'intéresse à la construction du masculin.

Pour aller rapidement au but : le risque de ce colloque sur « La fabrique des garçons » serait d'essentialiser, à son tour, la condition masculine et d'opérer *au profit* des hommes un retournement des critiques formulées initialement à leur encontre. Les hommes, parce qu'ils sont les plus punis, les plus en échec scolaire, les plus sujets aux accidents, les plus incarcérés, ne seraient-ils pas finalement les premières victimes de l'inégalité entre les sexes ? Les femmes ne seraient-elles pas, autant que les hommes sexistes ? homophobes ? dominatrices ? de plus en plus violentes ? Les hommes, ne seraient-ils pas empêchés d'être eux-mêmes, voire victimes des femmes, sous l'influence des mouvements et des lobbies féministes ? N'assiste-t-on pas à une crise de la masculinité ?

Je vais donc m'attacher, dans cette intervention, à identifier et démonter les risques qu'il peut y avoir, lorsqu'on traite du masculin, à favoriser un antiféminisme toujours vivace dans le discours politique, même s'il a tendance à se dissimuler, aujourd'hui, derrière des positions institutionnelles favorables à l'égalité hommes femmes. Dans un premier temps je reviendrai brièvement sur les définitions de patriarcat, de machisme, de domination masculine, et sur le concept de masculinité hégémonique, en priant de m'excuser celles et ceux pour qui cette précaution est inutile. Ensuite, j'évoquerai quelques situations d'actualité à travers lesquelles s'expriment avec force le masculinisme et l'antiféminisme aujourd'hui, à partir d'une lecture des québécois Melissa Blais et Francis Dupuis-Deri. Enfin je dirai quelques mots sur l'application pratique que ces quelques idées peuvent avoir sur la production générale du colloque, afin qu'il en ressorte, au final, une réflexion critique sur « la fabrique des garçons ». Afin d'alléger mon intervention, je ne citerai pas tous.tes les auteur.e.s auquel.le.s je fais référence.

**Première notion**, premier rappel, le **patriarcat** désigne « une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes » Il donne au mouvement féministe un outil pour analyser l'oppression des femmes indépendamment de la lutte des classes (Kate Millett, *La politique du mâle - Sexual politics*, 1969). Christine Delphy développe ce concept dans son ouvrage *L'économie politique du patriarcat*. Faisant le lien entre sphère publique et sphère privée, la notion de **viriarcat** (Nicole-Claude Matthieu) met l'accent sur la puissance virile comme élément central de la domination sociale, transformant chaque homme, dans sa famille, en dépositaire d'un pouvoir conféré par les institutions et les mœurs.

**Deuxième notion**, plus psychologique et sociologique que politique le **machisme** désigne la tendance de certains hommes à mettre en avant de manière exacerbée et exclusive leur virilité et à croire que les femmes leur seraient inférieures dans tous les domaines, ou en tout cas dans les domaines les plus prestigieux. Le machisme cantonne les femmes aux tâches subalternes. Il implique le **virilisme** (culte des pratiques viriles), la **phallocratie** (seuls les hommes décident ou ont le pouvoir de décider dans les domaines les plus importants, en particulier à la maison) et la **misogynie**, une haine virulente envers les

femmes qui s'exprime en particulier lorsqu'elles tentent de sortir des rôles auxquels elles sont traditionnellement assignées. Le machiste est **sexiste, hétérosexiste** (il considère que la relation hétérosexuelle est supérieure à toute autre) et par conséquent **homophobe**.

**Troisième notion la domination masculine**, telle qu'elle est définie par Pierre Bourdieu, s'entend comme un habitus donnant aux femmes et aux hommes un rôle prédéterminé et hiérarchisé. La domination masculine n'a pas besoin du patriarcat pour s'épanouir car elle s'appuie sur un processus de déshistoricisation et de naturalisation des rôles sexués (les gènes, les hormones, le cerveau droit ou gauche, les réflexes archaïques). Ce processus reproduit les inégalités, observables à travers la **valence différentielle des sexes** dont parle Françoise Héritier et qui s'exprime dans la plupart des activités humaines, selon qu'elles sont masculines ou féminines. Les sciences, l'économie, la politique : viril, noble, important, utile. Les lettres, l'éducation, les soins : féminin, subalterne, mal payé, peu valorisé. Le rugby, le rock, le surf : important, économiquement porteur, utile, moderne. Le twirling bâton, la gymnastique rythmique et sportive, la danse classique : ringard, ridicule, démodé etc.

**Quatrième notion la masculinité** comme « Ensemble des comportements considérés comme caractéristiques du sexe masculin ». Les objets étudiés par les *Men's Studies* et les *Masculinities* sont variés: l'identité masculine, la sexualité des hommes, les relations hommes femmes, le travail, les sports, l'État, la criminalité. Les chercheurs tendent à définir un « idéal de la masculinité » qui fonctionne comme un support de la légitimité du modèle patriarcal et de la domination des hommes sur les femmes. Cette masculinité que Raywin Connell appelle « hégémonique » est construite en opposition à la féminité d'une part, aux masculinités non-dominantes d'autre part (par exemple les masculinités gaies, bi, trans, efféminées etc.). Pour la plupart des auteurs les masculinités sont le fruit d'un apprentissage social, qui repose sur la performativité du genre. « *Il n'y a pas de lieu, dans la société, qui échapperait aux normes de genre. Les hommes sont perçus comme « normaux » quand il jouent (performent) de manière répétée des gestes et des postures comme l'agilité, la dureté, le stoïcisme émotionnel, la domination et l'hétérosexualité.[...] La répétition est la clé ; les identités, construites de manière fragile et provisoire, doivent être répétées pour être renforcées.* » (David Phillips). »

**Le concept de masculinité hégémonique** souligne le caractère restrictif de la masculinité. Connell explique que, dans l'imaginaire collectif, la masculinité est uniforme, fixe ; « *Dans l'idéologie populaire, la masculinité est souvent considérée comme une conséquence naturelle de la biologie masculine. Les hommes se comportent de telle manière à cause de la testostérone, ou des gros muscles, ou du cerveau mâle. D'un commun accord, la masculinité est fixée.* » (Connell). Pourtant, cette croyance n'est qu'illusion, les masculinités ne sont pas fixes, elles « *n'existent pas antérieurement à l'action sociale, mais commencent à exister en même temps que les gens agissent.* ». Connell repère les principaux marqueurs de la masculinité hégémonique que sont l'agressivité, la compétition, la loyauté au groupe, le refoulement de l'intime et des émotions, l'intellectualisation ou la rationalisation. Certains thérapeutes américains travaillent à la déconstruction de ces marqueurs pour soigner les hommes et les garçons violents, par exemple en leur apprenant à dire "je", à exprimer leurs émotions, à se défaire de la loyauté au groupe de pair etc. En relisant attentivement ces items, chacune et chacun d'entre peut faire aisément le lien avec les modes de socialisation implicitement mis en valeur par des activités hautement valorisées dans notre société (le sport, le business, la politique, le rock) et dans lesquelles ce qui serait analysé ailleurs comme des difficultés pathologiques apparaît comme des valeurs, dignes d'inspirer des modèles éducatifs.

A ces définitions auxquelles la plupart des communications présentées lors de ce colloque feront probablement référence doit s'en ajouter une autre, développée en France par Christine Bard et Anne-Marie Devreux dans des publications collectives, au Québec par Francis Dupuis-Déri et Mélissa Blais. Il s'agit de l'antiféminisme.

**L'antiféminisme**, c'est l'hostilité à l'émancipation des femmes, l'équivalent politique du machisme, du sexisme et de la misogynie. L'antiféminisme n'est pas un mouvement, c'est un contremouvement qui reprend les thématiques, les slogans, les idées, les modes d'action du féminisme en les détournant au profit des hommes souvent au prétexte de l'égalité hommes femmes. C'est pour cela qu'il prend parfois le nom de masculisme ou masculinisme. Mélissa Blais repère trois types d'organisation :

1. Les groupes de défense des pères (*Father of Justice*, Sos Papa)
2. Les groupes de défense des hommes battus (SOS hommes battus)

3. Les groupes de thérapie et conscience personnelle, proche de la psychanalyse (groupes de conscience qui cherchent à retrouver une identité perdue).

La cause commune des masculinistes est celle-ci : les hommes seraient en crise, floués, perdus. Les masculinistes s'approprient les termes de victimes, d'opprimés, il transforme le terme patriarcat en matriarcat (en France, Sos papa parle du dogme matriarcal). Même s'ils ne sont pas très nombreux en France (une vingtaine de groupes), ils ont une influence réelle sur les médias et sur le monde politique, comme l'a montrée l'affaire récente de l'homme en haut d'une grue.

Peut-on dire qu'il y a aujourd'hui une crise de la masculinité ? L'historienne de la littérature Judith Allen (2002) constate que les hommes sont constamment « en crise », et notamment chaque fois qu'une révolte des femmes se produit (depuis Caton l'Ancien) ou lorsqu'elles obtiennent un peu de liberté. C'est même souvent chez les écrivains misogynes qu'on en retrouve la trace, (par exemple dans les femmes savantes de Molière ou dans les satyres de Boileau). L'inquiétude se porte alors sur ce que vont devenir les hommes dans ce monde de femmes émancipées, ce qui, heureusement pour eux, n'arrive jamais... Pour Judith Allen, la crise de la masculinité est donc une fiction, une prolepse, c'est-à-dire une figure de discours qui réfute à l'avance toute possibilité de changement dans l'égalité entre les hommes et les femmes, dans l'intérêt de tous, bien évidemment.

Quels sont les indicateurs utilisés pour diagnostiquer cette crise de la masculinité ? Les masculinistes instrumentalisent les statistiques sur l'échec scolaire des garçons, le suicide des hommes, leur vulnérabilité dans les accidents de la route. De façon plus spectaculaire encore (et plus maline), ils mettent aussi en avant l'impossibilité de séduire et la perte de l'appétit sexuel qui en découleraient, aussi bien pour les hommes que pour les femmes elles-mêmes. La responsabilité en incomberait aux féministes, et notamment aux féministes « radicales ». Ce sont elles qui auraient déstructuré la masculinité, entraînant une réaction « légitime » des hommes que Susan Faludi analyse comme le *backlash*, un « retour de bâton » des avancées féministes. Autre combat, la garde des enfants en bas âge, dont les pères seraient systématiquement écartés par des juges conservateurs ou « profemmes »<sup>1</sup>. La monoparentalité serait une conséquence dramatique de ce *lobbying* féministe, les familles sans pères portant préjudice, dans tous les cas, aux enfants (cf. *Père manquant, fils manqué*, de Guy Corneau). Peu importe que ceci soit démenti régulièrement et depuis un demi-siècle par des études sociologiques qualitatives et quantitatives (Nadine Lefaucheur, Martine Gross), la « fin du dogme paternel » (dont le psychanalyste Michel Tort donne une lecture critique) apparaît aux yeux des masculinistes comme un signe précurseur de la fin du monde...

Autre retournement des arguments féministes. Les masculinistes protestent sur le fait qu'on oublie systématiquement les hommes battus, dans des enquêtes « partiales » menées par « le lobby féministe ». La violence ne serait pas masculine mais initiée par les deux sexes. Il faudrait ainsi intégrer dans les violences conjugales toutes les autres violences subies par les hommes : accidents de la route, accidents du travail, suicides qui se produisent fréquemment lors des ruptures. Le psychologue québécois Yvon Dallaire propose l'hypothèse de la « schismogenèse complémentaire » où il reprend la métaphore de l'homme des cavernes (in Blais et Dupuis-Déri, 2012). En situation de conflit, l'homme aurait de façon immémoriale des réflexes d'intériorisation des émotions (il serre les poings, très fort, et ça finit par "péter" !). Dallaire explique la violence des hommes par la violence initiale des femmes, considérant qu'elles auraient le plus souvent derrière la tête l'idée de garder leurs enfants pour elles toutes seules. En tant que psychothérapeute, Dallaire constate que 90% des critiques sur le couple proviennent des femmes. Il estime que c'est cela qui générerait la violence. Il va jusqu'à mettre en miroir (et à égalité) la menace de séparation de Madame et la menace de mort de Monsieur, pour prouver la symétrie de la violence dans la dispute et l'asymétrie (l'injustice) de la réponse sociale.

Voilà quelques repères sur le masculinisme et les concepts qu'il utilise pour justifier une contre offensive antiféministe. En France nous avons nos champions : Eric Zemmour (le premier sexe), Michel Schneider (Big Mother) et, dans une certaine mesure, le psychiatre Aldo Naouri. On oublie souvent que les antiféministes agressent les féministes : attaques verbales, physiques, intellectuelles. Menaces de viol, violences sexuelles, violence économique (pression sur une mairie lorsqu'il s'agit de renouveler une

---

<sup>1</sup> En réalité dans 80% des situations de divorce en France les questions de garde d'enfants sont réglées à l'amiable et dans la très grande majorité des situations la garde est donnée à la mère. Dans 10% des cas le père ne se présente pas et dans 10% seulement des cas il y a litige, en général pour des questions d'argent.

subvention, sur un employeur lorsqu'il s'agit d'un contrat de travail), attaques *via* internet, intrusion dans les réunions, dépôt de plaintes systématiques pour tout et rien, comme cela s'est passé en 2013 à Sciences o Bordeaux contre les étudiantes qui dénonçaient la complaisance de l'administration. Ces attaques renouvelées obligent parfois les associations féministes les plus reconnues, comme le Planning Familial, à mettre en place des mécanismes de protection (verrouillage, portes barrées, confidentialité des n° de tél personnels) pour échapper aux intimidations des commandos anti-avortements par exemple. Melissa Blais et Francis Dupuis-Deri ont longuement enquêté sur les groupes de pères et les groupes d'hommes. Leurs conclusions semblent montrer qu'il ne s'agit pas de groupes d'entraides mais plutôt des groupes qui cherchent à faire monter la tension, à se venger, comme on l'a vu lorsque l'homme à la grue s'est adressé à la presse après être descendu de son perchoir en juin 2013. A force d'être exposées, et toujours d'après ces auteurs, les féministes font de l'autocensure. Ne pas provoquer... calmer le jeu... Mettre de l'eau dans son vin... Certaines féministes culpabilisent et se disent qu'il faut s'occuper de ces hommes en crise. Mais il ne peut pas y avoir de réconciliation, de « lune de miel » avec les masculinistes, car la violence antiféministe est politique. C'est pour cela que lorsqu'on entend dire « je ne suis pas féministe mais.. » ou bien « je suis féministe mais je n'aime pas les féministes radicales », on peut poser sans hésiter l'hypothèse qu'il s'agit d'une dépolitisation du débat, sous la pression, guidée par la crainte de voir s'allumer une « guerre des sexes » qui n'existe que dans l'imaginaire des hommes dominants.

Ces constats ont un rapport avec ces deux journées de travail collectif. Lorsque Sylvie Ayrat écrit, dans son livre *La fabrique des garçons* que la plupart des sanctions données aux élèves masculins sont contreproductives parce qu'elles consacrent à la fois les garçons virils et dominants et le pouvoir patriarcal qui punit, au détriment de tous les autres acteurs de la vie scolaire, elle s'entend parfois répondre « Mais ce n'est pas possible ! Il faut bien des repères ! Des limites ! On voit bien que vous ne les avez pas en face de vous ! C'est bien gentil tout cela mais nous on a des comptes à rendre à notre hiérarchie ! etc. ». Cette crainte de braver à la fois les garçons et l'institution, au risque de ne plus en avoir la protection, nous empêche de voir la possibilité d'émancipation pour toutes les filles et tous les garçons qu'ouvrirait une nouvelle attitude éducative : celle qui considère le genre (les rapports sociaux de sexe, la construction des identités sexuées) comme une dimension centrale (et non périphérique) à l'école ou dans les loisirs sportifs et culturels.

Pour cela, il est indispensable d'identifier clairement les positions antiféministes. Je vous cite pour exemple, avec son autorisation, l'exemple d'Emmanuelle, professeure des écoles. Son inspecteur est, très récemment venu la voir dans sa classe de maternelle et lui a fait remarquer que les chansons et les jeux qu'elle proposait à ses élèves ce jour-là et qui questionnaient les rôles de genre étaient trop « engagés » (alors que cela est inscrit au programme !). Il faut savoir résister aux intimidations antiféministes et aborder sereinement le masculin dans une perspective féministe. D'abord parce que c'est une position scientifique féconde, et ceci aussi bien dans toutes les disciplines des sciences humaines et sociales que dans les sciences dures. Ensuite parce que c'est probablement dans cette direction qu'on pourra travailler à dénouer, au quotidien, les violentes tensions entre filles et garçons, entre femmes et hommes, qui de plus invisibilisent et martyrisent celles et ceux qui sont « de nulle part » et qu'on ne daigne même pas reconnaître : les enfants lesbiennes, gays, bi, trans et intersexes. Même s'ils ne sont pas les plus nombreux, pourquoi ne seraient-elles-ils pas des enfants comme les autres ? De quelle école, de quels loisirs sportifs et culturels parlons nous s'ils s'avéraient qu'elles-ils en sont exclu.e.s ?

En filigrane de ce travail sur la fabrique des garçons se profile donc la question de la mixité, dont nous parlerons ce soir à la Communauté Urbaine de Bordeaux et demain après-midi, en séance plénière au Conseil Général de la Gironde. Les garçons que nous éduquons aujourd'hui seront-ils capables de se mélanger, de se dissoudre dans la mixité filles garçons ? Geneviève Fraisse nous propose de choisir : « *Mixité contre séparation, mélange contre ségrégation : il faut imaginer la vie de la cité future. Pour ma part je choisis la mixité et le mélange [...]. La mixité des sexes est une expérience concrète, une réalité ordinaire [qui] porte aussi un rêve de plaisir, d'harmonie, de justice* (Fraisse, 2006, p.8).

Je conclurai sur une note plus personnelle. Au fur et à mesure que j'avance sur ce sujet, je pense plus que jamais que les hommes y ont peu à perdre et tout à gagner. Je ne mesure pas, pour ce qui me concerne, les effets dévastateurs du féminisme dans une crise de ma masculinité. Au contraire cet engagement m'épanouit, me rend optimiste et confiant dans l'avenir. Du coup, j'en profite pour saluer en particulier Vincent, Julien, François, Didier, Christophe, Laurent, Thibaud, David, Gaël, André, Frédéric, Philippe, Jean-Pierre, Jean-Louis, Arnaud, Jean-Marie, Baptiste, Guy et les remercier au nom de toutes et

tous d'être là et d'avoir mis un pied dans ces recherches. J'espère qu'ils y trouvent, comme moi, du plaisir et de l'intérêt. Ce ne sont pas toujours les recherches les plus porteuses sur le plan de la réussite académique, pour nos collègues femmes comme pour nous. Mais, sait-on jamais, les choses peuvent changer ?

#### Principales références bibliographiques

- Allen, J. (2002) « Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual Boundaries, and Manhood », *Radical History Review*, 82 : 191-207
- Ayral S., (2011), *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*, Paris, PUF.
- Bacou M., Raibaud Y., (dir), *Mixité dans les activités de loisir. La question du genre dans le champ de l'animation* Agora Débats/Jeunesse N° 59/2011 (3).
- Béréni I. et alii, (2008), *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, de Boeck, Bruxelles.
- Butler J., (1990 [2006]), *Trouble dans le genre*, La Découverte, Paris.
- Blais M., Dupuis-Déri F., (2012), *Le mouvement masculiniste au Québec*, Remue-Ménage, Montréal
- Bard C., (1999), (dir), *Un siècle d'anti féminisme*, Fayard, Paris
- Bourdieu P., (1998), *La domination masculine*, Liber Seuil, Paris.
- Carrigan T., Connell R.-W. & Lee J., (1985), Towards a new sociology of masculinity, in *Theory and Society*, 14/5
- Connell R.-W., (1995), *Masculinities*, Polity Press, Cambridge.
- Connell R.- W. (2000). *The men and the boys*. Cambridge, Polity Press
- Delphy C., (2008), *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*, La Fabrique, Paris.
- Fraisse G., (2006), *Le Mélange des sexes*, Gallimard jeunesse, Paris.
- Guillaumin C., (1992), *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'ide de nature*, Côté-femmes, Paris.
- Héritier F., (1996), *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris.
- Faludi, S., (1993 [1992]), *Backlash, la guerre froide contre les femmes*, éd. Des femmes, Paris.
- Gardiner, Judith Kegan. (ed.). (2002). *Masculinity Studies and Feminist Theory: New Directions*. Columbia University Press.
- Héritier F., (1996), *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris.
- Marry C., (2001), « Filles et garçons à l'école : du discours muet aux controverses des années 1990 », in *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, p.25-42.
- Mathieu N.-C., (1991), « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », in *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Côté-femmes, p.126.
- Milllett K., (1969), *Sexual politics*, University of Chicago Press.
- Mosconi N., (2004), « De l'inégalité des sexes dans l'éducation familiale et scolaire », in *Les filles et les garçons sont-ils éduqués ensemble ?*, Ville, école, intégration, diversité n°138, CNDP-CRDP, p.15-22.
- Preciado B., (2005), Biopolitique du genre, in Rouch H., Dorlin E. et Fougeyrollas-Schwebel D (sd), *Le corps entre sexe et genre*, L'Harmattan/ Cahiers du Cedref, p.61-84.
- Raibaud Y., Alessandrin A., (2013), *Géographie des homophobies*, Armand Colin, Paris.
- Welzer-Lang D. (2004), *Les hommes aussi changent*, Payot, 2004
- Zaouche C., Welzer-Lang D. (2011), *Masculinités, état des lieux*, Eres, Toulouse.